

Middlemarch

Chaussée de Waterloo 550, 1050 Brussels Belgium
www.middlemarch.be info@middlemarch.be

Episode 1 : JEAN-BAPTISTE BERNADET, BENOIT PLATÉUS

1 - 15 octobre 2011

Interview par Virginie Devillez

VD Cette résidence de 3 mois à New York, d'avril à juin 2011, a été organisée par vos propres soins, en dehors de tout programme spécifique. Pourquoi avoir choisi cette ville ?

JBB Quelques mois plus tôt, en novembre-décembre 2010, j'avais déjà effectué une résidence à Marfa, au Texas, à la Chinati Foundation. Depuis quelques années, je me rends fréquemment à New York où je connais un peu de monde. Mon idée était d'enchaîner une résidence dans un endroit un peu reculé avec une résidence dans l'une des capitales internationales de l'art pour y trouver des opportunités, mais aussi voir des grandes expositions, rencontrer des artistes.

VD A l'époque, Jean-Baptiste, tu as justifié ta demande de résidence à Marfa par le rapport existant entre ton travail et la culture américaine, que ce soit la peinture, la musique ou encore la littérature. L'expérience de Marfa t'a-t-elle permis de retrouver une part de cet inconscient collectif que beaucoup éprouvent à l'égard de la culture américaine, sans jamais avoir vécu aux Etats-Unis.

JBB Effectivement, culturellement c'est une source importante, la plupart des artistes qui m'intéressent, pour ce qui est des soixante dernières années, sont américains (depuis Philip Guston à Josh Smith et Wade Guyton, en passant par Judd, Lewitt, Warhol, Oldenburg, Ed Ruscha, Gonzales-Torres...) ou largement inspirés par les Américains, comme une part des artistes allemands contemporains par exemple. C'est la même chose pour le cinéma, la littérature... Pour moi, l'objectif de ces résidences était de passer du temps aux Etats-Unis, d'y travailler, de m'y situer dans un contexte, puisque je pensais que c'était celui dans lequel mon travail s'inscrivait, alors qu'il ne s'agit pas de mon environnement naturel, culturel, d'éducation, de formation... Ces voyages me permettaient donc de me confronter, enfin, réellement, à ce contexte. J'ai retiré deux éléments de cette expérience. Tout d'abord, j'ai pu constater que mon travail s'inscrit facilement dans ce cadre culturel car il y a eu de bons retours, tant de la part d'artistes que de curateurs : pour moi, cette validation par des personnalités que je pense proches de ma démarche est essentielle. D'autre part, assez étrangement, cette expérience m'a rapproché de mes racines, c'est-à-dire que maintenant

j'ai davantage conscience, même si cette impression reste très abstraite et très vague, de me sentir européen, à défaut de me sentir français. J'ai beaucoup de mal à expliquer en quoi, mais, après cinq mois passés aux États-Unis, j'éprouve le sentiment que mon travail s'inscrit plus qu'avant dans une histoire européenne. L'un des éléments qui a fait la force de l'art américain, et qui a aussi permis son hégémonie, du moins jusqu'à récemment, réside dans une très grande capacité à simplifier les choses, à les rendre plus intelligibles et plus communicatives, fédératrices. Parallèlement, ces caractéristiques s'accompagnent d'une certaine puissance de production : plus grand, plus lourd, plus fort, plus vite, et en plus grande quantité. Je dirais qu'après avoir un peu cherché cette "puissance", je me recentre peut-être davantage sur une dimension plus intime, introspective, économe de mon métier.

VD Benoit, éprouves-tu également un lien entre ton travail et la culture américaine ?

BP Non, je ne pense pas. A titre personnel, j'ai sauté sur l'occasion initiée par Jean-Baptiste, car grâce au programme Artist Pension Trust, dont nous faisons tous deux partie, nous avons eu l'occasion de pouvoir bénéficier d'un atelier, à un prix tout à fait raisonnable pour New York. Pour le reste, il y a aussi toute une série d'artistes américains très importants pour moi, et la destination m'attirait à cause de l'énergie que dégage une ville comme New York où je souhaitais également rencontrer certaines personnes.

VD A la différence de Jean-Baptiste, tu as moins l'habitude de faire des résidences. C'est la première fois que tu pars aussi longtemps à l'étranger pour travailler... Le rythme et la tranquillité sont importants pour toi... Comment as-tu fait pour changer de contexte, prendre tes marques, travailler en l'espace de quelques semaines, le tout avec une exposition à la clef chez Karma ?

BP C'est vrai que je n'adore pas voyager mais ici les conditions étaient idéales : nous avions un appartement, un atelier, un lieu pour inviter des gens, du temps... Le rapport à la ville aussi est différent lorsque l'on y reste longtemps. C'est vrai qu'avant mon départ, je redoutais cette période de trois mois qui est à la fois courte et longue. Donc j'ai anticipé en me disant que j'allais poursuivre un travail commencé Belgique, continuer à le développer sur place sans perdre trop de temps. Pourtant, une fois là-bas, j'ai été pris par le désir de générer de nouvelles choses, de tenter une nouvelle approche de mon travail.

VD En effet, tu penses depuis quelques temps à te lancer dans un projet davantage axé sur l'audiovisuel, la vidéo et, dans ce cadre, tu as emmené une caméra lors de ton séjour à New York. Que comptes-tu faire des images que tu y as filmées ?

BP En effet, j'espère développer un projet avec les rushs que j'ai ramenés. Les images que j'y ai filmées sont vraiment liées à la géographie de la ville. Je trouve extrêmement intéressante la situation géographique de New York qui est une ville hyper urbaine, au bord de l'Océan, avec une configuration en archipel. Cette ville se ménage constamment des

points de vue sur elle-même, de par une topographie en forme de grille propre à Manhattan, et de par ses rivières. A chaque fois que l'on traverse l'eau, apparaît un point de vue sur l'endroit où l'on se trouvait juste avant. De Brooklyn à Manhattan, ou l'inverse. C'est une ville très dense mais aussi très dégagée, soit par les couloirs formés par les avenues, soit par les immenses espaces formés par le fleuve. On est sans cesse dans et devant un paysage : c'est visuellement et physiquement très fort.

VD Quant à toi, Jean-Baptiste, tu as un jour dit que tu peignais comme l'on tient un journal et, dès lors, le contexte, les accidents, les ratures ou les redites sont extrêmement importants. Lorsque tu étais à Marfa, tu as évoqué l'importance de la lumière du Texas, si différente, lumière qui avait eu un impact sur les couleurs que tu avais utilisées, plus claires, lumineuses. De Marfa à New York, sens-tu encore une autre évolution liée à ce glissement de lieu ?

JBB Je ne suis pas tout à fait certain que ce soit la lumière qui ait éclairci les tableaux. Je viens de déballer les caisses avec les œuvres faites à Marfa puis à New York et je n'ai pas encore assez de recul, comme je n'ai pas encore eu assez de temps pour mettre côte à côte toutes les œuvres produites dans ces lieux avec celles réalisées à Bruxelles. Grâce aux résidences en général, pour ce qui me concerne, je constate un phénomène d'accélération, doublé d'une grande concentration dans le travail, le tout motivé par la volonté que puisse être vu sur place ce qui est produit sur place car à Marfa, comme à New York, la résidence devait être clôturée par une exposition. La résidence me pousse à créer très rapidement, de manière concentrée. C'est pourquoi, plutôt que de parler de nouvelles couleurs, d'éclaircies, je dirais plutôt que j'ai acquis de nouveaux outils en résidence, plus vite en cinq mois que si j'étais resté à Bruxelles. Sans pouvoir expliquer le pourquoi du comment, je constate un emploi différent des couleurs, un peu plus lumineuses, un peu plus « propres », sans que je puisse expliquer si c'est lié au paysage, aux rencontres, à la concentration, ou peut-être simplement au fait d'être obligé de changer de marque de peinture, de type de diluant et de brosses, de fabricant de châssis, d'hygrométrie et de temps de séchage, ou d'avoir passé l'hiver au soleil...

VD Quant à toi Benoit, à New York, tu as donc principalement roulé à vélo, pris des photos, filmé... mais aussi réalisé une importante série de bidons colorés...

BP J'ai en effet continué mon travail sur les bidons usagés de laboratoires photographiques utilisés pour mettre des produits chimiques, révélateurs, fixateurs... Je les prends comme moules dans lesquels je coule de l'uréthane afin de reproduire leur forme. Bizarrement, alors que ce sont quasi les mêmes bidons qu'ici, dans le même matériau, ceux trouvés à New York ont débouché sur des résultats différents. J'ai principalement axé mes recherches au niveau des couleurs, ou des mélanges. J'aime l'apparition d'effets abstraits dans les bidons, comme si ceux-ci étaient, en quelque sorte, des images en devenir. Au départ tout semble complètement abstrait, mais par le mélange de couleurs entre les dif-

férentes densités de l'uréthane, apparaît une image en puissance, à l'instar des procédés chimiques, photographiques, lorsque « quelque chose » se révèle.

JBB Cette réflexion de Benoît sur la potentialité est très importante à mes yeux. Cette notion m'intéresse également, elle est même au cœur de ma pratique : je considère mes peintures en évolution constante et jamais complètement finies, parce que les plus récentes ajoutent quelque chose aux plus anciennes. Mon travail est constitué de formats et de techniques très différents, et aussi je dirais presque d'ambitions différentes : il contient cette potentialité de la peinture, au même titre que les bidons de Benoît contiennent une potentialité de la photographie. J'y vois la même part d'absence, d'incomplétude, de possibles, et cela est pour moi devenu évident lors de l'exposition, par le rapprochement de nos deux travaux, puis encore par leur juxtaposition dans la publication de Karma. Ce lien m'était déjà apparu en voyant Benoît travailler, ce qui est aussi l'une des richesses de la résidence à deux ou à plusieurs : comprendre comment l'autre construit son œuvre.

VD A New York, Benoît a également réalisé des petits livres, des dessins, des photos... Pourquoi avoir choisi, finalement, de ne montrer que les bidons ?

JB Nous avons fait le choix de montrer uniquement les bidons de Benoît avec mes tableaux lorsque nous avons réfléchi à la meilleure façon d'articuler ensemble notre travail pour l'exposition, car c'est peut-être la partie de son travail dans laquelle cette idée de potentialité est la plus évidente, elle est presque visible au cœur de l'objet même, et puis c'était aussi plus simple et lisible de jouer sur une séparation claire entre objets et tableaux, ou mur et sol entre nous.

VD Karma est à la fois une librairie, une galerie et un éditeur. Comment en êtes-vous arrivés à travailler avec eux à New York ?

JB Dès le début de notre résidence, nous avons la volonté de montrer ensemble notre travail à la fin du séjour.

BP Oui, un peu comme une sorte de concrétisation du travail réalisé sur place. Nous voulions cristalliser l'expérience sous forme d'exposition et de publication.

JB Notre souhait était aussi de faire un livre d'artistes à deux et de l'imprimer sur place, car aux Etats-Unis, les imprimeurs travaillent très bien, plus rapidement et souvent moins chers que chez nous. Les papiers sont différents, les formats sont différents... ce qui pouvait faire de cet objet une sorte de souvenir.

VD Comment s'est finalement décidée la collaboration avec Karma ?

JB - Par des amis communs j'ai été mis en contact avec Brendan Dugan. Il a une

agence de graphisme, An Art Service, et à l'avant de son agence, sur la rue, Karma, une petite librairie-galerie. Il est venu visiter notre atelier et, après une demi heure, il nous a proposé une exposition pour la semaine suivante. Nous avons déjà une maquette de publication mais, comme il a l'habitude de faire lui-même des livres d'artistes, il a préféré nous envoyer son photographe. L'idée était de faire un projet très simple : un bidon, un tableau, un bidon, un tableau... Et nous nous sommes revus quelques jours plus tard pour discuter du papier et de la couverture.

BP En effet, Brendan a voulu construire la publication de cette manière car il voulait reproduire la façon dont il avait vu les œuvres dans l'atelier, une certaine simplicité dans l'exposition qui l'avait enthousiasmé.

VD L'exposition telle que conçue aujourd'hui pour Bruxelles sera ensuite montrée à Paris, et dans d'autres lieux, tout en n'étant pas exactement la même qu'à New York. Pourquoi ?

JBB Parce que ce qui compte le plus à nos yeux, c'est de montrer notre travail ensemble sous une forme légère, simple, et non dans une institution ou dans une galerie. Le lancement du livre est un prétexte pour rejouer ce duo. Quelques-unes des pièces reproduites dans la publication sont parties dans d'autres lieux, d'autres expositions, mais le principe reste le même, quelles que soient les œuvres présentées. L'édition, comme l'exposition, sont deux endroits où ce dialogue fonctionne.

Bruxelles, 6 septembre 2011